

Littérature étrangère

Numéro 37, octobre–novembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20167ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (37), 46–54.

L'INVENTION DE LA SOLITUDE**Paul Auster****Actes Sud, 1988 ; 31,95 \$**

En creusant. Telle est l'image qui décrit le mieux Paul Auster à mes yeux.

Dans le sillon laissé vacant par le décès abrupt de son père, Paul Auster se fonde en une dérive lente et érudite sur la mémoire, la paternité, l'appartenance. Inscrites en retours successifs sur ces trois thèmes, ses anecdotes « [...] aussi vives qu'une écharde dans le pouce » (p. 77), ont partie liée avec la douleur et le silence, la mort : « Quand j'entrerai dans ce silence, cela signifiera que mon père a disparu pour toujours » (p. 86).

La première partie de *L'invention de la solitude* s'intitule « Portrait d'un homme invisible », la seconde « Le livre de la mémoire ». Paul Auster marque celle-ci de la présence de son fils et de leur relation. Commentant la filiation, il élargit son cadre jusqu'à y englober son rôle d'écrivain, parant ainsi son texte d'un tain qui, de lui-même, réfléchit l'univers. Il en ressort, de toute chose, une perception rajeunie, d'éveil.

Sollicitant des textes anciens — Collodi, Mallarmé, Freud, etc. — son travail fusionne adroitement le personnel et l'universel. Livre intimiste cependant, parce que Paul Auster développe ses interrogations sans fausse pudeur ni fausse modestie ; parce qu'une fois les pages parcourues, un tel cheminement en soi continue.

« *Se souvenir* ». Par ces mots se clôture *L'invention de la solitude*, indiquant par là la voie à suivre, la voix à écouter. Car s'il est vrai que la mémoire « [...] garde la mort à distance » (p. 146), elle est aussi ce qui permet de « [...] vivre son existence sans rien en perdre » (p. 170).

Habiter ce qui, irréductiblement, est à soi : la mémoire.



(Quiconque ayant l'habitude d'errer dans les villes trouvera dans la *Trilogie new-yorkaise* (Actes Sud) une mise en scène, sur fond d'enquête policière, de cette *solitude*. L'ensemble, malicieux, reproduit avec humour le ludique du labyrinthe urbain et celui des lignes sur la page. Labyrinthe joyeux.)

André Girard

LES SAISONS BLEUES**Wang Wei****Phébus, 1989 ; 35,95 \$**

Il y a douze siècles vécu le Chinois Wang Wei, poète et peintre, fervent adepte du ch'an — la version taoïste chinoise du bouddhisme indien qui, au Japon, devint le zen. Ses poèmes comme ses tableaux, furtives saisies de l'éternité d'un instant, insistent sur l'expérience de l'éveil à notre nature véritable. Et toujours, évoquant une vie érémitique et logeant à une « sublime terrasse », Wang Wei cherche à se dissoudre dans la Toute-

gnent l'œuvre d'une touche d'humour. Ces notes sont parfois inutiles. Et Wang Wei ne le dit-il pas : « L'éveil merveilleux se passe de longs discours... » (p. 360)

La traduction en soi m'est apparue trop stylisée. En comparaison, le texte du petit recueil publié par les éditions Moundarren (Wang Wei, *Le plein du vide*, 1986) apparaît d'une plus grande limpidité, d'une légèreté qui, je le pense, est plus proche de cet « éveil merveilleux », et le rend de façon plus sensible.

Les saisons bleues, ou l'art de l'œil, le souffle du regard. « À qui demande un art de diriger l'homme, / Répondez un poème de retour vers les monts » (p. 139). Là se trouve Wang Wei, allègre.

André Girard

Les Saisons bleues藍
回
集

L'œuvre de Wang Wei
poète et peintre
texte français par Patrick Carré
Phébus

Présence. « Ombre légère de la bruine, au pavillon... / Cour profonde ouverte, lasse du jour. / Assis, je regarde la couleur de la mousse / Gagner mes vêtements. » (p. 205)

Les saisons bleues constituent la quasi-totalité des poèmes de Wang Wei. Ils sont regroupés selon le cycle des saisons, à quoi s'ajoutent quatre sections : « Le chevalier de l'empereur, les belles et la barbarie », « Poèmes de cour », « La saison du centre », « Didactica », ainsi qu'une très belle prose : « Le secret de la peinture ».

Le traducteur, Patrick Carré, a cru bon d'ajouter aux textes quelques notes d'érudition. Insérées entre les poèmes, celles-ci expliquent et précisent des détails historiques, tracent le portrait des gens de l'entourage de Wang Wei, ou simplement commentent et accompa-

LA FOLLE RUMEUR DE SMYRNE**Claude Gutman****Payot, 1988 ; 29,95 \$**

En 1687, José Karillo exerce la médecine à l'Hospice d'Amsterdam. C'est un homme tourmenté car, juif par ses origines et athée par conviction, il s'est vu contraint d'adopter le christianisme. Pour donner un sens à son existence, il consacre son temps à soulager les miséreux, tous ceux qui souffrent dans leur corps et dans leur âme. Mais cela ne suffit pas à faire disparaître l'angoisse qui l'habite et qu'il ne peut confesser faute d'interlocuteurs valables en ces années de trouble. Il décide de se confier à des cahiers qui font revivre son enfance difficile, son adolescence plutôt heureuse et le long voyage qui l'a amené vingt ans plus tôt en Orient à la recherche du Messie Shabtai Zivi. Sur place il en a profité pour consigner dans ses carnets l'histoire singulière d'un mouvement millénariste né à Smyrne et qui s'est étendu au Proche-Orient et en Europe avant de s'écrouler complètement lorsque le faux messie, Shabtai Zivi, s'est converti à l'Islam.

Le roman de Claude Gutman réussit à nous faire ressentir les doutes que José Karillo entretient à l'égard des religions du temps. Les descriptions de la cité d'Amsterdam

au XVIII^e siècle, de l'état de la médecine en cette époque reculée — c'est un des grands mérites de l'œuvre — font connaître l'époque avec plus de bonheur qu'un livre d'histoire ne saurait le faire.

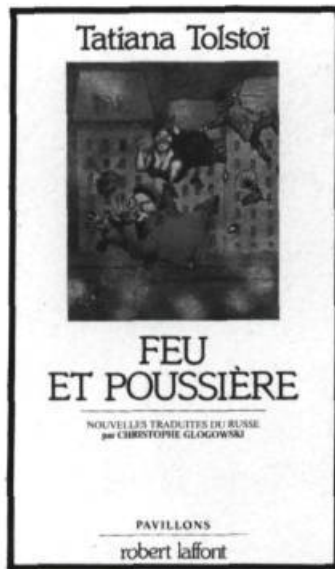
La folle rumeur de Smyrne, roman érudit, dont les principales qualités littéraires résident dans un rythme rapide et une narration elliptique, aurait dû connaître un plus large public.

Normand Yergeau

FEU ET POUSSIÈRE
Tatiana Tolstoï
Robert Laffont, 1988 ;
25,00 \$

Peut-on imaginer un écrivain russe donner dans la nouvelle brève ? Des nouvelles de moins de trois pages, de moins de cinq pages ? Difficile. La difficulté ne tient peut-être pas tant à un art de la brièveté, du raccourci, de la nouvelle coup de poing qu'à un choix culturel autre, une vision du monde différente. Et ici la différence repose sur l'étendue du regard posé sur le monde et sur les êtres. L'instant n'existe qu'en fonction de tous ceux, ou presque, qui l'ont précédé. Tatiana Tolstoï préfère les visions panoramiques avec retours en arrière aux plans rapprochés, aux effets de zoom.

Tatiana Tolstoï, on l'aura deviné, est la petite-fille d'Alexis Tolstoï. Si de tels héritages sont le plus souvent lourds à porter, à assumer, elle s'en tire bien. Très bien même. Les treize nouvelles qui composent ce recueil le prouvent autant de fois. Nous sommes indéniablement en présence d'un écrivain en pleine possession de ses moyens. **Feu et poussière** met avant tout en scène des personnages qui s'interrogent sur leur vie, sur ce qu'ils ont fait. Il y a beaucoup d'irréalisé dans ces nouvelles, d'espoirs déçus. L'évocation du passé est plus souvent qu'autrement une expérience douloureuse. Dans une nouvelle qui s'intitule « Le cercle », un homme, Vassili Mikhaïlovitch, quitte le salon de coiffure où se trouve sa femme qui tente l'impossible : redevenir attrayante. Il va boire une bière et, amèrement, il revoit sa vie défiler devant lui en s'in-



terrogeant sur le sens de son existence, de son inutile vie.

Je ne voudrais pas laisser croire que tout est noir dans ce recueil. Au contraire, l'humour et la tendresse y occupent une place importante. Aucune fausse compassion ne vient altérer l'évocation du passé. Tout au long de ma lecture, je n'ai toutefois cessé de me demander si l'auteure ne serait pas plus à l'aise dans le roman, davantage propice au déploiement d'un univers.

Jean-Paul Beaumier

LES CORSAIRES DU ROI
A. t'Serstevens
Arléa, 1988 ; 26,95 \$

J'ai dévoré ce petit livre et, pour tout dire, j'en aurais voulu encore... et encore une autre fois. Délicieux ! Tout à fait délicieux.

« J'étais alors écrivain à bord de la Pomme-Couronnée, de confier l'auteur, et j'ai pensé que les gens curieux de nos histoires de la flibuste seraient peut-être contents de lire ce qui s'est passé autour d'un boucan de cochon, le jour de la fête du Roi, en 1705 [...]. On a dit bien des choses sur les flibustiers, de bonnes choses et des sottises, suivant qu'on les a vues comme il fallait, ou pour faire du roman [...].

Quand on raconte les belles histoires de Colomb, de Magellan et de tous ces gens-là, on dit qu'ils ont porté l'Évangile sur toute la terre, mais on ferait bien de dire aussi qu'ils sont partis pour trouver de l'or et des épices. C'est du moins mon sentiment et je crois que les

navigateurs de ce temps-là étaient tous pareils à nous autres corsaires, et qu'ils ne s'en allaient pas seulement pour faire plaisir au pape... »

Domage pour le pape sans doute, mais fort heureusement pour nous ! Car suivent alors des histoires toutes plus corsaires et truculentes les unes que les autres qui font revivre, d'un seul bond, l'histoire de la Caraïbe du 18^e, notre histoire, puisque c'est tout le destin des Amériques qui se joua alors dans cette Méditerranée du Nouveau-Monde.

L'époque de la flibuste et l'histoire de la piraterie reviennent peu à peu en surface de la conscience anthropologique de l'Occident. C'est une chance qu'il se soit trouvé des romanciers à la t'Serstevens pour sauver et reconstituer *in extremis* des épopées dont on a à peine commencé à interroger et explorer la richesse et la signification dans la culture contemporaine de l'Amérique.

Jean Morisset

DES ACCOUPLEMENTS BIEN RÉGLÉS
Carlo Emilio Gadda
Seuil, 1989 ; 27,95 \$

Une femme fait construire pour son mari alcoolique une villa tout confort avec un bar en forme de cuve dans lequel il « puisse mourir ivre mort ». Un entrepreneur prospère offre un cadeau inusité à ses sœurs : l'ablation préventive de l'appendice. Ces excentriques voisinent dans les récits de Gadda avec de pauvres êtres impécunieux qui vivent dans des pensions de famille où le menu se ressent des privations de la guerre.

Les échos de la guerre (la deuxième) se font effectivement entendre dans plusieurs de ces récits. Gadda prend plaisir à caricaturer les militaires et les sympathisants du régime fasciste. Ainsi, dans « La cendre des batailles » il est question d'une dame « décédée des suites d'un cancer pour avoir embrassé le portrait de Qui Vous Savez (entendez le Duce) ». D'ailleurs, traquer le ridicule partout où il se cache est la grande spécialité de l'auteur. Il lui arrive cependant d'en faire trop comme dans « Saint-Georges chez les Broc-



chi » et « Des accouplements bien réglés ». Les digressions et les détails s'accumulent, les pages s'additionnent, mais le récit finit par sombrer sous la surcharge.

Humour et guerre sont donc les dénominateurs communs de ces récits écrits en 1930 et 1958 et, pour la plupart, admirablement « bien réglés ». Gadda s'y comporte en observateur caustique de la société italienne de son temps, toujours sensible cependant à la commune détresse qui n'épargne même pas le cancrelat philosophe de *Socer generque*, lecteur de Spinoza et d'Aristote, qui arpente les corridors de la pension Maghelli-Grappilla parce qu'il « ne sait d'autre façon de tuer le temps : dévider le fil de la douleur ; depuis l'aspe saugrenu de l'éternité ».

Jacques Martineau

LE MÉDIANOCHÉ AMOUREUX
Michel Tournier
Gallimard, 1989 ; 24,95 \$

Ce recueil de contes et nouvelles s'organise autour d'un texte initial, « Les amants taciturnes », qui raconte l'histoire d'un couple en perdition. Parce qu'ils ne parviennent plus à échanger, Nadège et Oudalle décident de se quitter et, pour marquer le triste événement, invitent leurs amis à un médianoche, mot espagnol désignant un repas fait un peu après minuit. Les convives apprécient l'excellente nourriture marine ; en échange ils offrent à leurs hôtes une nourriture spirituelle apprêtée à la manière de Shéhérazade : des histoires réalistes et un peu sordides d'abord et ensuite des contes ▶

qui, au cours de la nuit, ne cessent de gagner en force, en beauté et en pureté. Au lever du jour, après le départ du dernier invité, Nadège et Oudalle découvrent n'avoir plus aucune raison de se séparer. Ils ont trouvé « une maison de mots où habiter ensemble ».

Un mot, celui de *commémoration*, commande toute l'organisation du recueil. D'une part il y a le médianoche considéré comme symbolique et primordial en qui s'abolit la durée temporelle ordinaire. D'autre part il y a le retour à ce temps des origines que le rituel de la répétition rendra sacré. En effet, la commémoration de cette nuit première est techniquement rendue possible pour le couple grâce au soin qu'il a pris de fixer sur ruban magnétique les dix-neuf histoires racontées. De plus, le mouvement circulaire que suggère la commémoration est mis en évidence par les dernières phrases du dernier récit : « Les deux banquets ou la Commémoration », lesquelles reprennent intégralement les dernières phrases du premier récit intitulé « Les amoureux taciturnes ».

Cette architecture que l'on pourrait qualifier de *mythologique* s'accorde avec le contenu du recueil qui met l'accent sur les grandes questions de l'humanité. La descente aux enfers illustrée dans « Le mendiant aux étoiles », les rites initiatiques — épreuves et mort symbolique — qui marquent « Angus » lors de son passage de l'enfance à l'adolescence, les frères ennemis Gerbois et Crevet dont le tragique destin est raconté dans « Pyrotechnie ou la Commémoration », l'enfant rédempteur adoré par « Le Roi mage Faust » et l'âge d'or évoqué dans « La légende de la musique et de la danse » témoignent de l'immense et continu intérêt de Michel Tournier pour ce mythe qu'il définit, dans *Le vent paraclet*



(1977), comme une « histoire fondamentale ».

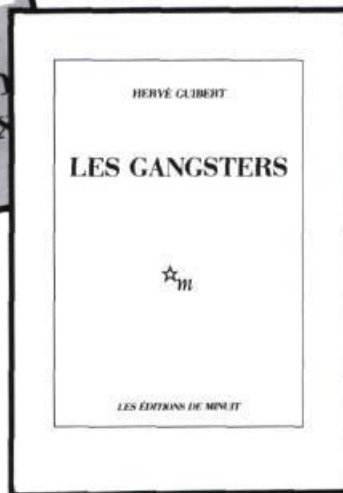
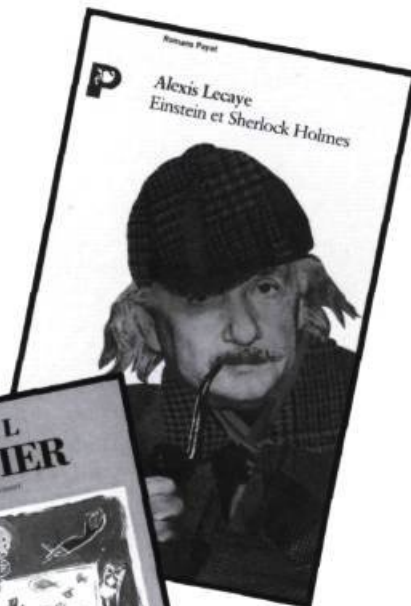
Il faut lire avec dévotion ces nouvelles et ces contes magnifiques qui « élèvent les gestes répétés chaque jour et chaque nuit à la hauteur d'une cérémonie fervente et intime ».

Denise Cliche

LES GANGSTERS Hervé Guibert Minuit, 1988 ; 15,50 \$

Le narrateur de ce court roman visite souvent ses deux grand-tantes, Suzanne et Louise. La première, malade et soucieuse de ses biens, la deuxième, soignant sa sœur et s'intéressant aux bonnes œuvres. Tout ce petit monde se porte relativement bien, jusqu'au jour où de prétendus ouvriers viendront rafraîchir les alentours de la maison des deux vieilles dames.

Leur petit-neveu réalise bientôt qu'il s'agit d'une fraude. Les travaux sont mal faits, malgré la somme importante versée. La police enquête et suspecte le neveu de vouloir extorquer l'argent des aïeules. Alors que Suzanne pense sérieusement à modifier son testament, craignant que sa sœur



ne se dépouille par charité chrétienne. Mais tout rentre dans l'ordre, au fil de jours.

Notre ami mène sa vie entre deux visites à ses vieilles parentes, de petites réunions de familles et ses rendez-vous galants qui donnent lieu au développement du thème de l'homosexualité, surtout vers la fin du livre ; le narrateur apparaît aussi un peu comme un enfant sage à qui on aurait donné des émotions et des pulsions libidineuses pour mettre du piquant par rapport au quotidien ennuyeux des grand-tantes. Je n'apprécie guère la vision qu'a l'auteur de l'homosexualité, tout se résumant par « je t'aime bien et si tu avais du temps, nous ferions... »

Néanmoins, l'originalité de ce livre réside dans la mise en présence de la vieillesse et de l'homosexualité, deux thèmes qui ne sont pas faciles à traiter et à développer en parallèle.

Paul Eliani

EINSTEIN ET SHERLOCK HOLMES Alexis Lecaye Payot, 1989 ; 24,95 \$

Depuis le début du siècle — qu'ils utilisent comme tel le nom de Sherlock Holmes, le modifient ou le sous-entendent — divers auteurs ont tenté, avec un bonheur relatif, de redonner vie au héros après la mort de son concepteur. Les amateurs savent que, dans le domaine francophone, René Réouven et Alexis Lecaye comptent parmi les plus talentueux.

Ayant mis face à face il y a quelques années « Marx et Sherlock Holmes » (actuellement en Livre de poche), Lecaye récidive cette fois-ci en faisant se rencontrer en Suisse, à Berne, le célèbre enquêteur et un certain Albert Einstein. Sir Arthur peut dormir tranquille et les amateurs se précipiter : Holmes reste aussi observateur, génial, présomptueux et acerbé que Watson est fidèle, laborieux et sensible.

1905. Holmes coule une paisible retraite dans le Sussex. Lui parvient une coupure de journal helvétique relatant une mort mystérieuse. Herr Doctor Gruz, un savant bernois membre du « Perpetuum Mobile », un club de sept présumés farfelus à la recherche du mouvement perpétuel, est trouvé noyé dans un immense bocal plein de bichlorure de sodium. Watson est envoyé en éclaireur et rencontre, à la police locale et au club bizarre, de courtois Helvètes qui lui fournissent quelques informations supplémentaires. Mais l'enquête est déjà dans l'impasse. Heureusement Holmes se manifeste, sous un déguisement comme il se doit.

Les deux amis sont amenés à rencontrer, au bureau des Brevets, un jeune homme « rondouillard aux cheveux frisés », passionné de mathématiques et connaisseur en philosophie. Après une première et civilisée passe d'armes intellectuelles, le jeune Albert se lie au détective retraité pour comprendre comment fonctionne son esprit, comment la magie de l'intuition et de la déduction font merveille chez lui à partir de données accessibles à tous. Holmes aura bien besoin de son aide car le sage Watson, à qui on fait boire une étrange mixture, est involontairement

affligé de violentes crises de priapisme.

Bientôt un second assassinat implique un autre savant du club : à moitié nu, attaché à un pédalier, le cadavre à la tête couverte d'un casque de scaphandrier. Mobiles et suspects sérieux paraissent introuvables. Et si Berne héberge des savants douteux, la ville recèle aussi de jeunes réfugiés russes mettant au point la révolution, des fonctionnaires zélés, une femme mystérieuse rôdant autour de Holmes (liaison coupable?)...

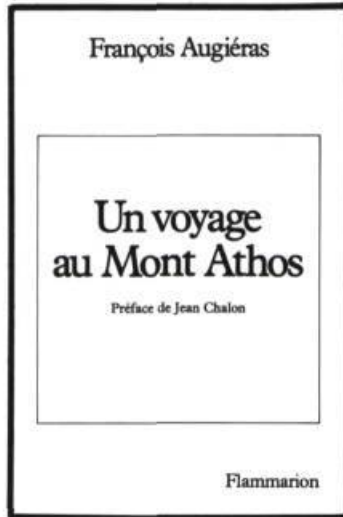
Plein de surprise et de drôlerie, ce pastiche est un régal. Quant au match Holmes-Einstein, il serait criminel d'en dévoiler l'aboutissement : disons seulement qu'il eût été plausible qu'un esprit *british* l'imagine.

Martial Bouchard

UN VOYAGE AU MONT ATHOS
François Augiéras
Flammarion, 1988 ; 27,50 \$

Certaines littératures sont piégées. Odeur sulfureuse et présentation de carmélites. Il en est ainsi d'histoires à propos de franc-maçonnerie ou de l'intimité des papes. Il en fut de même de cette fiction, *Les Protocoles des Sages de Sion*, papiers inspirés de Drumont et authentifiés par l'Okrana afin de justifier des pogromes vengeurs pour cause de subversion juive. Les faux papiers ont la vie plus dure que les vrais. Le tsar n'existe plus et, pourtant, les *Protocoles* courent encore. L'imagination de l'ignorant s'enflamme facilement au contact d'écrits sacrés, ou réputés tels. Tous les massacres en découlent. Ou les ignominies. Et un mensonge s'appuie toujours sur la justification de précédents mensonges.

Dans le livre de François Augiéras, on relate un présumé voyage initiatique au mont Athos, une région semée de monastères, où les moines, des hommes, vivent reclus, loin des femmes, redoutant leurs tentations. François Augiéras en profite pour rôder autour des monastères tel un diable, cherchant l'assouvissement pédérastique là où il le soupçonne de dormir. À des fins personnelles. Sa recherche est toute sensualité et sornioiserie. S'il finit par trouver Dieu, nous sommes convaincu qu'il s'agit



là de subornation et que ce Dieu était mineur. À croire qu'il lui demande (et obtient) la Suprême Main au panier à lire ses dernières stances.

Pris comme farce ou canular, ce roman, non pas honteux mais sournois, pourrait entrer dans le répertoire des carabins. Nous imaginons cependant que tout plein de gogos risquent de se complaire à croire ces écrits pour fins de fantasmes ou de mesquineries. Son préfacier nous dit de François Augiéras qu'il mourut à l'hospice de Domme en 1971 et que les hommes lui avaient tourné le dos. Terrible imprudence !

Jean Lefebvre

HÔTEL STYX
Yves Navarre
Albin Michel, 1989 ; 19,95 \$

À l'hôtel Styx, le bien nommé, puisque dans les eaux du fleuve qui le borde disparaissent sans laisser de traces les êtres venus en finir avec une vie qui ne leur dit plus rien, on ne s'embarrasse pas de détails. Nul ne s'intéresse à la vie que les autres menaient avant cette escale. À peine y apprend-on qu'un jeune homme a le sida, époque oblige, qu'un professeur trop vieux n'a plus de disciples, qu'une femme veut que sa famille la regrette. On ne demande qu'à partir et le plus vite possible, puisqu'on est venu pour ça. En attendant, on voit à satisfaire ses désirs immédiats, sexe et bonne bouffe.

Tout marche fort bien pendant (des années ?) en tout cas, longtemps, le mari de la propriétaire de l'hôtel, dit l'aiguilleur, envoyant de loin des clients à sa femme. Jusqu'au jour où la patronne, qu'on

Volume I 1606-1806
avec la collaboration de Pierre Savard et Paul Wyczynski
680 p. 281 poèmes — 13,400 vers 49,95\$

Volume II 1806-1826
avec la collaboration de Yolande Grisé, Pierre Savard et Paul Wyczynski
740 p. 351 poèmes 54,95\$

Des ouvrages de référence indispensables pour tous ceux qui s'intéressent à la genèse de la poésie canadienne.

Enfin une collection qui vise à sauver de l'oubli les premiers poèmes du Canada français

une présence active à notre culture

les éditions **fides**

5170, av. Decelles, Montréal, Québec H3S 2C5 — (514) 735-6406

n'appellera jamais autrement que Madame, en a assez. Avec la complicité de son fils, Caron, qui l'a toujours aidée dans ses tâches, elle veut disparaître à son tour, comme les autres.

Ce livre est fort intrigant. On ne sait trop ce qui se passe dans cet hôtel et, en même temps, on le sait. Le seul suspense, pour nous et pour les personnages, est de savoir qui partira la nuit prochaine et combien ils seront à partir.

Sujet macabre, me direz-vous. Mais non, tout est propre comme le feu qui enlève toute trace. Et les cendres déversées dans le fleuve ne semblent pas aggraver la pollution...

Nulle sensiblerie, je dirais même presque pas de sensibilité. On ne reconnaît pas Yves Navarre, cet écorché vif qui se raconte dans tant d'autres livres. Cette fois, il s'agit d'une description froide, volontairement détachée, mais il ne faut pas s'y fier. L'auteur ne cite-t-il pas en exergue cette phrase de Jacques Chardonne : « Tout ce qui nous touche de près est la seule matière d'art. » ? Ou, si l'on veut : la seule matière d'art est ce qui nous touche de près.

L'écriture du roman est un régal. Style dépouillé, efficace, musical.

Louise G. Mathieu

LE SCHLEMIHL
Jacques Sternberg
Julliard, 1989 ; 24,00 \$

Que se passe-t-il quand un écrivain qui a toujours en lui la rage de « vivre à pleins nerfs », à haute tension, doit se contenter de survivre ? Fou du roi qui cherche un sens à la plus grande des lubies, l'existence, Sternberg touche ici le fond, le grand bleu. Ou peut-être la terre ferme, où son dernier roman « échoue ». Titre modeste et moqueur, le schlemihl est le nom qu'on donne au gamin

juif, futur raté déjà célèbre. Dans un torrent de souvenirs et de fabulations, Sternberg s'approprié ce mot, mais aussi des silhouettes, des femmes, sans oublier les planètes qu'il a parcourues à pied, en solex, en dériveur. Sans repères, sans horaires, l'écrivain comprend cruellement qu'une menace d'extinction pèse non seulement sur l'absurdité de toutes les situations humaines et fictives, mais sur lui, navigateur solitaire qui perd le goût d'errer, de savourer et de succomber. C'est la plainte rageuse et cocasse de l'homme à tout faire, à ne rien faire, incapable d'un exploit sportif, littéraire ou amoureux. Pourtant, à 50 ans passés Sternberg accumule 40 livres publiés, 30 000 kms sur un vélo à moteur ou une coquille de bois, et le vertige des chiffres. Il interroge la littérature, les prix, les gens célèbres : rien. Effrayés par sa soif de vivre, les êtres qu'il éprouve se retirent dans une frauduleuse condescendance. Quand la plus glacée des femmes s'offre à lui, la lucide et parfaite Nathalie, Sternberg chavire, bouleversé. On aimerait retrouver plus longtemps ce personnage singulièrement plus sincère que les autres,

coupable peut-être d'appartenir au même univers que l'auteur ; mais déjà l'écrivain, ivre d'une comédie qui n'a que trop duré, embarque à ses côtés pour un dernier cent mètres une autre créature, plus insipide et plus fade que l'eau plate : une façon magistrale de régler un « 189^e conte » à nos désirs si désespérément terrestres.

Antoinette de Robien

VESTIAIRE DE L'ENFANCE
Patrick Modiano
Gallimard, 1989 ; 22,95 \$

Un visage oublié, un objet perdu reviennent en mémoire. Et voilà un élément suffisant à Patrick Modiano pour basculer sans réserve dans la fiction romanesque.

Écrivain reconnu, Jimmy Sorano, alias Jean Moreno, est venu gommer un passé trouble

et difficile dans une ville sans nom du sud de l'Europe. « Toute personne susceptible de donner des précisions sur une corbeille de fruits confits oubliée le 9 mai 1965 [...] est priée d'écrire à Radio-Mundial. » Voilà pour l'objet perdu.

« Quand je l'ai aperçue, assise près de la grille en fer ouvragé qui sépare le café de la salle de billard, je n'ai pas tout de suite distingué les traits de son visage. » Voilà pour le visage oublié. Quand il sortira de l'ombre, la ressemblance antérieure s'imposant, Jimmy Sorano partira malgré lui à la recherche du souvenir d'une fillette qu'il a connue des années plus tôt à Paris.

La volonté d'oubli du héros est sans cesse reprise et abolie par les détails que suscite la rencontre fortuite de ce visage. Exilé par nécessité d'oubli, le héros voit sa solitude et son isolement incessamment sollicités par les détails qui reviennent entourer le visage perdu puis redessiné à même les contours de nostalgies d'enfance.

Suggestive et mystérieuse, la fiction développée par Patrick Modiano nous emporte dès les premières pages. Son écriture apparemment dépouillée, mais qui agit à la façon d'un envoûtement, fait basculer la lecture dans une suite d'évocations où la mémoire reformule les souvenirs comme un paysage assiégé, repoussé, déserté puis reconquis peu à peu.

Reine Bélanger

**RÊVES DIURNES
ET AUTRES NOUVELLES**
Vassilis Vassilikos
Gallimard, 1988 ; 26,95 \$

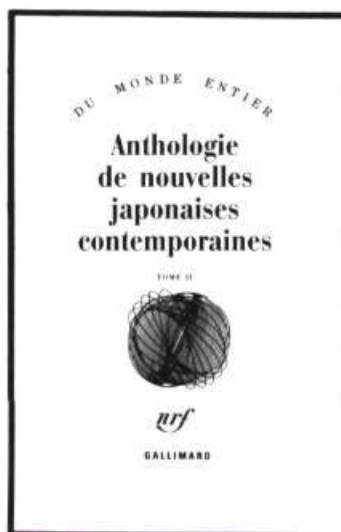
Vassilikos, auteur de *Z*, aborde avec ce recueil de nouvelles très diverses, le thème du rêve éveillé. C'est dans l'imaginaire que les personnages, tout autant que le narrateur, retrouvent la plénitude de l'être, autrement fragmenté. Le récit lie étroitement le merveilleux au quotidien grec de notre fin de XX^e siècle. La Grèce, actuelle ou historique, sert donc de toile de fond, mais pas uniquement. Et c'est peut-être quand l'auteur fait de l'histoire de son pays une parabole à peine voilée, quand le message politique est par trop évident, qu'il de-





La juxtaposition de détails réalistes, souvent crus, du fantastique et du surnaturel, est toutefois déroutante, d'autant plus que le ton du narrateur, toujours un peu *bon enfant*, ne change pas d'un iota. Il se peut bien que ce soit parce que, pour un Vassilikos dans la force de l'âge, bien des choses sont possibles, « puisque la vie est un songe. » (p. 254)

Nicole Côté



**ANTHOLOGIE
DE NOUVELLES JAPONAISES
CONTEMPORAINES
TOME II**
Gallimard, 1989; 50,00 \$

Voici un volume qui, très certainement, plaira autant aux amateurs de littérature japonaise qu'aux lecteurs de nouvelles. Cette anthologie, la deuxième publiée par les éditions Gallimard, regroupe trente écrivains. Mis à part Kôbô Abe et Sôseki Natsume, les auteurs présentés sont peu ou pas connus du public fran-

cophone. Chaque nouvelle est accompagnée d'une brève notice biographique qui présente et situe historiquement l'auteur(e), en indiquant, s'il y a lieu, les œuvres disponibles en français.

Les nouvelles qui suivent sont particulièrement frappantes. « Le vieux Gen », de Doppo Kunikida (1897), représente un très bel exemple de littérature « naturaliste »; il s'agit du portrait d'un homme simple, passeur de son métier,

attristé par la disparition de son fils et de sa femme. « Sushi », de Kanako Okamoto (1939), est une nouvelle aux résonances de psychologie et d'épicurisme qui met en scène un homme éprouvant une aversion pour la nourriture. Dans « On ne vit qu'une fois », l'auteure Kiku Amido (1966), en évoquant la vie d'un acteur de Kabuki, s'interroge sur le suicide et la mort. « Le chrysanthème tardif », de Fumiko Hayashi (1948), trace le touchant portrait d'une femme, une *geisha* dans la cinquantaine se préparant à la visite d'un ancien amant. Cette nouvelle échappe à toute catégorisation. Son lyrisme touchant, « féminin », surprend d'un pays qui, plus souvent qu'autrement, nous donne à lire des témoignages empreints d'une certaine misogynie. « De minuscules coquillages », de Haruo Umezaki (1947), propose un récit de l'après-guerre évoquant le trouble d'un ancien soldat et ses questions sur sa responsabilité face à autrui. « Sous les fleurs de la forêt de

vient ennuyeux. Mais la plupart du temps, sa verve de conteur prolix nous emmène, étonnés, ravis, vers des rivages où les échos des problèmes politiques ne parviennent qu'affaiblis.

Le métier d'écrivain s'inscrit en filigrane dans ces divers récits, grâce au narrateur, qui en vient à posséder tout autant d'épaisseur que ses personnages, qui les rejoint même parfois à la frontière entre la fiction et l'autobiographie.

Nouveautés roman, récits et nouvelles, poésie



Du haut des terres
Anne Albert-Lévesque
156 pages, 12,95 \$
ISBN 2-7600-0157-1
PRIX FRANCE-ACADIE 1989



Concerto pour huit voix
(récits et nouvelles)
Collectif
98 pages, 9,95 \$
ISBN 2-7600-0158-x



L'Extrême frontière,
poèmes 1972-1988
Gérald Leblanc
168 pages, 10 \$
ISBN 2-7600-0156-3

Chez votre libraire
ou auprès de l'éditeur

**Éditions
d'Acadie**

Les Éditions d'Acadie
C.P. 885, Moncton, N.-B. E1C 8N8
(506) 857-8490
COMMANDES TÉLÉPHONIQUES ACCEPTÉES

cerisiers», de Ango Sakaguchi (1947), nous présente un brigand qui vit retiré et retrouve la forêt de cerisiers pour un cérémonial annuel. Presqu'un tableau surréaliste, cette nouvelle est aussi le récit d'une solitude absolue comme unique raison d'être. Dans «Le malade de beauté», de Katai Tayama (1907), un écrivain prend le train de Tokyo, fébrile, dans l'espoir d'observer de jeunes adolescentes. Glissements d'érotisme.

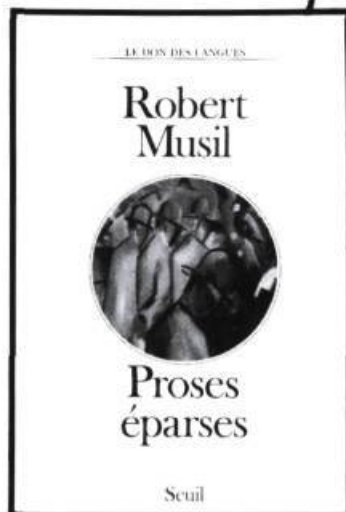
Et il y a plus, beaucoup plus, et surtout, la finesse japonaise de l'évocation, touchante de simplicité. Survol de ce siècle qui s'achève, ces trente nouvelles constituent autant de portraits aussi humains qu'attachants. Elles portent les traces de multiples recherches, de différents styles, nous permettent de découvrir ce Japon dont nous savons peu de choses.

André Girard

PROSES ÉPARSES
Robert Musil
Seuil, 1989; 30,95 \$

On constate qu'une époque est définitivement morte lorsque nous sommes submergés d'écrits en forme de reliquats, lumières voulues définitives sur un discours inachevable. Robert Musil est à classer parmi les hommes-phares qui tentèrent d'interpréter le destin de l'homme globalement. Fin d'une ère. Nous croyions alors à l'interprétable, à la philosophie et à l'avenir. Les cathédrales humanistes fleurissaient. L'une d'elles était *L'homme sans qualités* (Gallimard). Impression, devant cette quintessence de l'œuvre, d'une réalité des mythes, d'un sens à la vie. D'une religion!

Dans ces *Proses éparses*, nous retrouvons le Musil curieux de tout, humoriste, homme détaché qui joue dans les greniers de son imaginaire. Qui projette plusieurs versions



de personnages, versions parfaites, dont, nécessité de cohérence et de mise en page et mise en scène, il devra trancher de l'ultime conservation. Rarement nous aurons eu un tel plaisir à être introduit dans les coulisses de la création littéraire. Nouvelles, commentaires, hypothèses de travail, tout ce matériel-là nous donne le goût d'une résurrection. Rarement nous n'aurons autant déploré que tous les hommes soient mortels. Musil nous fait donc, à titre posthume, encore un bout de compagnie. À ses côtés, nous faisons les morts...

Jean Lefebvre

PANIQUE À LA SCALA
Dino Buzzati
Robert Laffont, 1989;
25,80 \$

D'abord publiés chez Mondadori en 1958 sous le titre de *Sessanta racconti*, les textes réunis ici constituent un choix opéré dans l'œuvre originale. On trouve un peu de tout dans ce regroupement de vingt-quatre nouvelles, du très bon au moins bon. Bien que ce choix soit tout à fait représentatif de l'univers de Buzzati (une préface aurait quand même été souhaitable), il n'en constitue pas pour autant un recueil à



proprement parler. Malgré l'unité de ton et la récurrence de certains thèmes, il manque à l'ensemble une cohérence interne à laquelle Buzzati avait habitué ses lecteurs avec ses autres recueils. Ceci dit, la lecture de *Panique à la Scala* est loin d'être inintéressante. Si Buzzati peut parfois décevoir, il n'ennuie par contre jamais.

La fuite du temps et la hantise de la mort demeurent parmi les thèmes privilégiés de Buzzati. Il y a beaucoup de nostalgie et de déception chez cet écrivain, mais jamais il ne verse dans des atermoiements interminables. Son humour et son cynisme lui servent en quelque sorte de garde-fou dans la dénonciation de la bêtise humaine autant que de ce contre quoi il ne peut rien : le temps. La première nouvelle, «Une ombre au sud», constitue un très bon exemple de l'habileté narrative de l'auteur tant que de l'univers qu'il affectionne. Parfait mélange de ce qui est dit et de ce qui est tu, l'action n'est ici prétexte qu'au lent déploiement d'une atmosphère trouble.

Certains textes annoncent les carnets qu'il publiera quelques années plus tard sous le titre de *En ce moment précis* (titre tout à fait révélateur des préoccupations temporelles de Buzzati). L'humour qui s'y manifeste prend souvent une valeur corrosive.

Un mot enfin sur la nouvelle éponyme : en 1948, l'Italie est

Henri Bergeron

Un bavard se tait...

pour écrire

De la ferme au cours classique, de la campagne à Saint-Boniface, d'une enfance joyeuse au début de l'âge adulte, **Henri Bergeron** nous amène à découvrir son entourage, son coin de pays et nous invite à partager avec lui ces moments précieux.

ISBN 0-920640-73-7

19,95 \$



Les Éditions du Blé
Distribuées par Québec livres

une fois encore en proie à l'agitation politique. Buzzati transpose ici sa vision des événements dans les salons du célèbre théâtre milanais où, au cours d'une nuit durant laquelle chaque heure distille les craintes et les angoisses de chacun, le monde, que l'on croyait stable et immuable, lentement se fissure pour ne laisser entrevoir que désordre et anarchie. Chez Buzzati, rien n'est moins sûr que le lendemain.

Jean-Paul Beaumier



où l'aveugle cherche à discerner l'exhaustivité des moments passés, épuisés, resoulevés en pleine lumière par une brusque contraction du réel. Terre Gaste, que Roubaud sonde sans grande illusion, tant est inévitable pour lui la confrontation du deuil et de l'effort inné vers la solitude. Mais s'aperçoit-il qu'il trace mot après mot, comptant ses accidents d'écrivain comme des empreintes appuyées, les conditions d'une expérience la plus quotidienne possible de prose? Roubaud bouleverse, car il ne tente pas de séduire le lecteur; simplement il situe la démesure consciente de son travail d'écrivain dans un ensemble maintenant restreint, projet d'existence disséqué à la loupe. Un chef-d'œuvre de patience une gratuité qui recrée douloureusement, impartialement une communication d'homme à homme. Indispensable à la survie de l'auteur, ce récit s'immobilise; maintenant les lecteurs devraient s'en approcher.

Antoinette de Robien



LIEUX NATURELS
Mario Fortunato
Rivages, 1989; 21,95 \$

«... Myriam séparait la vie de la mort à l'aide d'un simple souvenir, d'un sursaut de son esprit. Et le souvenir s'amplifia en elle au point de devenir une seconde vie, de s'imposer comme une éternité infime, nécessaire (p. 124).»

Mario Fortunato a construit un roman aux fines at-

LE GRAND INCENDIE DE LONDRES

Jacques Roubaud
Seuil, 1989; 33,95 \$

Portrait d'un artiste absent, érémitique et limpide. Roubaud, qu'on a connu humoriste, humaniste, policier et polisson, n'est plus ici théoricien de l'OULIPO. Enfermé entre l'obscurité et le lever du jour, il bute sur les ramifications de sa mémoire, depuis que sa compagne Alix est morte.

Poursuivant la double tâche d'écrire *Le grand incendie de Londres* et *Le projet*, fictions que sa solitude rend désormais improbables, Roubaud énumère au fil de paragraphes numérotés le *modus vivendi* de l'*homo lisens*. Il part d'une image remontée du sommeil, mêle l'anecdote, l'érudition abandonnée, pour reconstruire un environnement mental où plane le silence des divergences. C'est une narration entrelacée à la nuit, un parcours

Signés
G·I·L·L·E·S M·A·R·C·O·T·T·E



LA PROSE DE RIMBAUD

Essai

Une lecture nouvelle de l'œuvre de Rimbaud qui nous fait découvrir le poète «compromis» dans les débats idéologiques. 196p. — 15,95\$

LA VIE RÉELLE

Nouvelles

La vie, l'amour, la folie, le voyage et la littérature en seize histoires qui nous mènent au plus vrai: la vie réelle. 240p. — 19,95\$

AUX ÉDITIONS DU BORÉAL

taches. Celles, perçues aux confins, en des lieux qui dans leurs durées portent l'empreinte de l'éphémère. Du passage des gens, en des refuges derniers, il saisit leurs douleurs, leurs préoccupations face à la maladie, la mort, la maternité. Dans l'irréversible, ces processus entraînent tout, ne laissant que peu; ne subsiste qu'une fine douleur.

Neuf volets, comme autant de battements de paupières sur des lieux que l'on quitte. Tension des climats, incisive l'écriture. L'échéance atteinte, il reste toutefois un témoin à qui l'on s'adresse. Vers qui l'on tend. Vainement. De l'évidence, le roman de Mario Fortunato en est le puzzle, contenant les traces jusqu'à la perte. Vainement, comme les personnages du dernier récit, intitulé « Télévision », observant le poste, muets; en attente de répliques qui pourraient être les leurs.

En ces extrêmes, le démantèlement inévitable, ne subsiste qu'une ultime parenthèse — un lieu naturel — de convergence « ... en quête d'une région tranquille pour un atterrissage de fortune » (p. 136). Pour mitiger la douleur. Pour se dissoudre dans la familiarité de la matière. Le livre de l'érosion. Un livre sur l'érosion, sur ce qui ne sera plus. Dès lors ne dureront que des lieux naturels. Fins, attachants. « Le temps qu'il fallait pour que tout se précise. » (p. 124).

André Girard

LA CONTREVIE

Philip Roth
Gallimard, 1989; 29,95 \$

Les plus inconditionnels partisans du charme, de l'effronterie, de l'intelligence de Philip Roth seront surpris par les audaces de son dernier roman. En lisant ce gros roman de près de 400 pages où l'on parle beaucoup de l'âme juive, de



l'imagination traîtresse, de la tâche de l'écrivain, du retour (ou non) à Sion, de la bataille des mariages, de l'impuissance, de la mort, et pour finir de la chrétienté, on ne peut s'empêcher de penser à l'affaire Rushdie, en se disant que Roth aurait très bien pu imaginer pour son irrévérencieux héros, un destin aussi funeste que celui qui a frappé l'auteur des *Versets sataniques*.

Pas tendre pour Israël, « pays devenu complètement fou » (p. 195), féroce avec la chrétienté anglo-saxonne et son « horreur essentielle du sexe » (p. 303), le narrateur-écrivain ne se fait pas de cadeau non plus, lui, l'intellectuel new-yorkais qui cultive « la détestation de soi-même en tant que Juif » (p. 71). Dans la fabrique littéraire de cet énergumène sympathique, les événements réels sont traités par l'imagination et les événements imaginaires sont lestés de tout ce que la réalité peut avoir de cruel et de spéculatif. Le résultat, parfois impressionnant et jamais ennuyeux, est souvent, de surcroît, instructif pour le lecteur attentif au moindre remous d'une pensée qui ne dédaigne pas le flirt avec ce que Roth appelle quelque part « le sens révolutionnaire du sérieux ».



Le narrateur-écrivain de *La contrevie* est cette fois encore Nathan Zuckerman, un double que Roth affectionne depuis le milieu des années soixante-dix et qu'il a déjà mis en scène dans quatre ou cinq de ses derniers romans. Roth trouve sûrement, comme son héros, qu'il n'y a rien de plus amusant (pour un écrivain) que d'essayer de maîtriser sa propre subjectivité. L'auteur de *Portnoy et son complexe* (traduit chez Gallimard en 1970), y parvient-il dans *La contrevie*? La seule réponse possible à cette question, dirait Z., c'est que l'auteur ne sait plus, ne sait plus du tout, une fois que son livre a été imprimé, traduit, maltraité, ou simplement lu avec plaisir.

François Mailhot

PARTITION ROUGE Florence Delay et Jacques Roubaud Seuil, 1988; 27,95 \$

Deux sortes de pionniers parcouraient l'ouest de l'Amérique du Nord vers 1880: les colons venus s'installer et quelques précurseurs de l'anthropologie qui avaient deviné la menace que constituait la Conquête de l'Ouest américain pour la culture des premiers arrivants.

Grâce à la persévérance des seconds, nous avons aujourd'hui accès à ces merveilleux contes, chants et poèmes, recueillis au prix d'efforts inimaginables avant que l'armée des États-Unis n'ait achevé pour ainsi dire, son œuvre pacificatrice auprès des Indiens.

Avec la complicité du poète américain Jerome Rothenberg (*Shaking the Pumpkin*) qui les a en quelque sorte initiés, c'est l'émerveillement plutôt que la rigueur scientifique qui a (heureusement) guidé Florence Delay et Jacques Roubaud dans le choix des textes de *Partition Rouge*. Leur livre, en effet, s'inspire très largement de celui de Rothenberg, qui a lui-même puisé dans les nombreux travaux des tout premiers anthropologues américains encore sensibles à la dimension poétique du matériel recueilli.

Divisé en quatre parties: « Naissances », « Noms », « Métamorphoses », « Médecines », *Partition Rouge* fait également appel à des œuvres plus contemporaines issues de la renaissance indienne des vingt-cinq ou trente dernières années.

Mis en valeur par un ensemble de courts textes explicatifs à l'érudition jamais tatillonne, *Partition Rouge* plaira particulièrement à ceux que la poésie de l'essence des choses intéresse.

François Mailhot

